

Saint-Arnaud Caron Des actes notariés à la fiction

Jacques Guay

Numéro 22, février–mars–avril 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, J. (1986). Saint-Arnaud Caron : des actes notariés à la fiction. *Nuit blanche*, (22), 48–49.

SAINT-ARNAUD CARON

Des actes notariés à la fiction

Par Jacques
Guay

«*Je m'intéresse plus aux faits divers qu'aux grandes théories. J'écris parce que la vie est un drame.*» *Connu sous le nom de Saint-Arnaud Caron depuis qu'il a fait paraître Vadeboncœur (Acropole, 1983), Pierre Caron est notaire de profession. C'est dire que pour lui l'Histoire s'inscrit dans les rapports quotidiens dont les actes notariés sont des témoins éloquents. Denis Héroux, lui-même ancien professeur d'Histoire, produira sous peu pour les publics français et québécois, une vaste télésérie de 39 émissions par volume de cette trilogie amorcée par Vadeboncœur et bientôt poursuivie par Marie-Godine et Les Desgagnés, livres à paraître plus tard cette année et en 1987.*

Ce soir-là, Chez Pierre, un des plus vieux restaurants de Montréal, il soupait d'un modeste steak haché à l'heure du grand monde, vers 11h, encore sous l'émotion d'une cause de tutelle qu'il venait de gagner le matin. Il raconte comment, en interrogeant des témoins, il a réussi à faire tomber le masque d'une personne qu'un juge devait déclarer apte ou inapte à administrer ses affaires personnelles. À l'entendre, on croirait lire un compte rendu judiciaire du *Journal de Montréal* ou d'*Allo-Police*.

«Si vous saviez, nous les notaires, tous les drames que nous côtoyons. Vous n'avez pas idée du nombre de suicides par exemple... Qu'est-ce qui a déclenché ces drames? Mon voisin qui a tué sa femme, avait vécu, la veille, une journée normale... Ce que je crois être mon meilleur livre, c'est d'ailleurs mon deuxième (il en a écrit

trois), *La vraie vie de Tina-Louise* (Libre Expression, épuisé), qui raconte la vie d'une strip-teaseuse des années cinquante.»

Il souligne: «Quant j'ai écrit *Vadeboncœur*, je voulais comprendre comment tous ces gens, dans leur petite vie quotidienne, avec leur ambition de mieux vivre, changeaient, cessaient d'être des Français pour devenir autre chose. J'ai commencé à les raconter et je me suis rendu compte que mes personnages étaient devenus des Canadiens.»

À l'époque, il s'intéressait au *Napoléon* de Castello, «huit volumes que j'ai littéralement dévorés», dit-il. «Après, j'ai lu *Le procès de Marie-Antoinette*, de Castello et Descaux. J'étais tellement pris par la puissance du récit que des fois je pensais: «Elle va s'en sortir.»

En fait il était tellement passionné par Napoléon, il en parlait tellement dans son entourage que la Commission scolaire du Nouveau-Québec lui avait demandé de donner des cours sur le sujet aux travailleurs de la baie James. Il était alors agent d'information pour la SEBJ à Radisson.

Son retour à Montréal a mis fin au projet mais il s'est décidé à écrire lui-même un roman historique. Il avoue cependant n'avoir jamais pu terminer les œuvres à succès de Michener qu'il a tenté de lire pour voir «comment il travaillait». *Chesapeake* et *Colorado* l'ont ennuyé.

Peu à peu, devant moi, le notaire complet-veston sombre s'anime, fait place à l'écrivain, à moins que ce ne soit au journaliste, métier que Caron, finissant en Lettres à Laval, a exercé à *Nouvelles illustrées*, un des fleurons de l'empire Péladeau. «Le journalisme, affirme-t-il, m'a beaucoup aidé. Il m'a appris à travailler vite. Je mets encore des *leads* dans mes romans quand je commence mes chapitres.»

Marie-Godine, la suite de *Vadeboncœur*, doit sortir au Salon du livre de 1986. «Cela commence avec le traité d'Utrecht, en 1713, et se termine au lendemain des Plaines d'Abraham. Ce traité est important. D'Iberville perd la baie d'Hudson et les Anglais entrent dans le golfe du Saint-Laurent. Le gouvernement interdit la traite des fourrures. Il y a des Canadiens qui vont aller faire le marché avec les Anglais à cause de ces interdits...»

Il s'empresse cependant de souligner: «Ma femme Christiane, qui m'aide dans mes recherches, et moi, nous écrivons une histoire à l'intérieur de l'Histoire. Mes personnages ne savaient pas qu'ils faisaient l'Histoire. Ils vivaient. Ma femme et moi écrivons un roman. Si j'écrivais maintenant il serait question de Mulroney dans mon livre. Quand tu décris une pièce, tu dois y mettre des meubles, des tableaux sur les murs, des mets sur la table. Tu ne peux pas les inventer.»

Pierre Caron





La demande en mariage de Massicotte, Almanach du peuple, 1925

Il note: «Quand je ne sais pas, qu'il me manque un détail, je laisse un blanc et Christiane fait la recherche...» Dictionnaires spécialisés, vieilles cartes, écrits de l'époque — *Le journal de Marie de l'Incarnation*, par exemple — les œuvres des historiens, surtout les plus anciens comme Lanctôt, les inventaires de succession, tout y passe, y compris la célèbre série *Nos Racines*.

«J'aime beaucoup les illustrations des livres d'histoire pour enfants. Comme ceux de la collection «Nos Gloires nationales» (qui paraissait dans les années 40). Mes amis me ramassent des vieilles revues...»

Il s'agit de faire flèche de tout bois, et la liste de tout ce qu'il a pu recueillir ressemble au célèbre inventaire de Prévert. Il n'y manque que le raton laveur. Alexandre Dumas voisine avec Robert-Lionel Séguin et le chanoine Groulx.

Pour Caron, il ne s'agit pas de faire œuvre d'historien, de trouver des faits inédits, mais de respecter la trame historique et surtout de retrouver l'atmosphère, de sentir vivre ses personnages, de recréer un climat.

«Si je pouvais seulement deux minutes me retrouver à Québec, Place du Marché, en 1650... J'imagine, je vois la foule... Je l'entends presque respirer. Je sens l'odeur du pain chaud. Le soleil, l'odeur, les enfants qui courent, les animaux, les bouchers, les femmes, les militaires, je les vois tous, à les toucher. Tout prend place et j'écris des pages...»

«Écrire des pages», c'est une façon de parler puisque Caron s'installe vers 8 h le matin devant son écran cathodique et, vers 4 h l'après-midi, termine ses trois ou quatre pages de la journée. Il note au début de chaque chapitre un résumé du récit qu'il y développera; une manière de pense-bête, de résumé, qui contient, par ailleurs, des faits très précis, «toujours le cauchemar de l'Histoire». À côté de lui, des fiches et des cahiers. Et un dictionnaire huron.

«Un truc, je prends des notes. Partout. Au restaurant, j'ai une idée, je l'écris sur la nappe de papier. Si dans un livre je trouve une expression, une image intéressante — par exemple, *sous un ciel silencieux* — je note, pas pour la copier mais pour m'en inspirer.»

Il dispose ainsi pour *Marie-Godine* de près de 400 fiches qui contiennent chacune une vingtaine d'idées. Dans ses cahiers, des données sur l'époque où se situe le roman, avec en marge les livres de référence et les dates.

«J'aime beaucoup les scènes théâtrales. Je place le décor, je construis le tout comme sur une scène de théâtre... J'aime raconter les beaux moments de la vie, ceux qu'on a perdus avec l'arrivée de la télévision. La table qui est mise, les enfants qui rient, la pluie dans la fenêtre, le feu dans le foyer...»

Il ajoute: «Quand vous lisez un livre comme *Vadeboncoeur*, vous pensez (devant tous ces détails): le gars est enterré, il ne doit plus savoir comment s'en sortir. C'est plus simple que vous pensez. Dans *Marie-Godine*, un de mes personnages quitte l'Île Bizard et déménage à Québec. Comment cela s'est-il passé? C'était quoi à l'époque l'Île Bizard? J'ai trouvé une histoire de l'île, ça convenait. Toutes les informations y étaient.»

Pour mieux décrire certaines scènes, Caron a visité des musées, pris contact avec les objets quotidiens d'autrefois. Il a même suivi des cours d'équitation: «pour mieux voir comment on se tient à cheval».

La suite de *Marie-Godine* va ramener Pierre Caron à La Malbaie et à Saint-Jean-Port-Joli, où il passé son enfance, mais au début du siècle dernier, avec les Des-Gagnés.

Et après? Pierre Caron en aura probablement terminé avec le roman historique mais il commencera une véritable carrière d'écrivain.

«Dans trois ans, je quitte le notariat et je publie trois livres par année, en Europe. Je veux en vivre. Ici c'est trop mal organisé.» ■

Bibliographie

De Saint-Arnaud Caron, seul *Vadeboncoeur* (Acropole, 1983) est encore disponible.